

Les Koechlin Vous parlent



EDITORIAL

Chers Cousins,

En cette vingtième année d'existence de notre BK, nous atteignons le quarante-et-unième numéro ; ce qui fait déjà une assez longue histoire. De 1978 à 1998, les lecteurs des premiers temps ont vu le Bulletin s'étoffer et changer de "look", devenant illustré et modernisant sa présentation.

La première équipe a passé le relais. Une nouvelle généalogie a vu le jour, suivie d'une deuxième édition que nous vous avons proposée cette année. Des cousinades ont été organisées. Enfin, un réseau de parents, d'amis, de collaborateurs, de témoins du passé, d'informateurs, s'est constitué. Et les historiens du Mulhouse industriel du 19^e siècle considèrent le BK comme une référence sûre, à consulter, à citer dans leurs travaux.

Cette histoire du BK, nous essayerons de vous la raconter plus longuement dans les numéros de 1999 pour célébrer notre "bidécennie".

Car, en 1998, nous avons donné toute la place à la commémoration où la bonne ville de Mulhouse s'est, toute l'année, investie : le bicentenaire de son rattachement volontaire à la France en 1978. Nos deux derniers numéros vous ont parlé, en priorité et en abondance de ces festivités car il fallait annoncer et préparer la rencontre des Trois Familles, Dollfus, Mieg, Koechlin (que nous appelons DMK), qui a eu lieu à Mulhouse les 30 et 31 octobre.

Et dans ce numéro... vous trouverez des échos de cette important événement familial. Ceci, à l'intention de ceux qui y ont participé, et pour donner aux autres la mesure de ce qu'ils ont manqué. Et leur communiquer l'envie de revenir, un jour, au berceau de leurs ancêtres. A condition qu'ils n'éprouvent pas un coup de "ras-le-bol" à cet égard ! Dans ce cas, qu'ils veuillent bien nous écrire, leurs réactions argumentées nous intéresseraient.

Encore un mot pour rassurer ceux qui craignaient une excessive glorification de nos ancêtres, déjà sensible dans nos cousinades et dans le contenu du BK, qu'on pouvait redouter amplifiée puisque trois familles s'étaient unies dans cette commémoration de leur passé et de leurs alliances.

Nous avons voulu accompagner notre évocation -pour la garder de l'esprit tribal ! - d'un discours historique et convié cinq historiens à notre Table Ronde (MM. Michel Hau, Benoît Bruant, Nicolas Schreck, Rémi Fabre et Mme Marie-Claire Vitoux) pour nous parler de « Comment vivaient les familles d'industriels à Mulhouse au 19^e siècle ? » Et nous avons donné la parole aussi à déjeunes étudiants en Histoire, qui ont fait des recherches sur nos familles. Vous trouverez leurs textes dans ce numéro. Nous réservons ceux des historiens pour un BK ultérieur.

Leur regard sur le passé nous aidera à relativiser cette histoire particulière par la grande Histoire. Comme le disait Nicolas Schreck, « le regard sur le passé doit veiller à l'objectivité. N'y ont place ni dogmatisme, ni impressionnisme ». J'ajoute, à l'intention des descendants dont la mémoire orale, reçue de leurs ancêtres est parfois encore teintée de nostalgie ou de rancune, suivant que ceux d'autrefois avaient choisi, après la tourmente de 1870, de partir ou de rester : pas d'anachronisme. Ne les jugeons pas avec les critères d'aujourd'hui. Nous n'avons ni à les critiquer, ni à les exalter.

Et l'évocation faite à Mulhouse par l'Association DMK en 1998 prendra tout son sens si elle a pu contribuer à les faire mieux connaître et à les retrouver dans leur proximité. C'est aussi notre souhait pour l'esprit et le rôle du BK lorsqu'il s'attache à ces figures du passé.

Madeleine Fabre-Koechlin (GA2332)*

Sommaire	Poème de Jacques-Henri Gros célébrant la rencontre des Trois Familles à Mulhouse.	page 4
	Regards sur les grandes familles mulhousiennes par des historiens.....	page 5
	Portraits de famille.....	page 8
	Tableau héraldique représentant les alliances des Trois Familles.....	page 10
	Mais quelle langue parlaient-ils ?.....	page 11
	Nos familles en fête.....	page 12
	Lettre de Dorothee K-Schwartz racontant le week-end à Mulhouse.....	page 14
	Nouvelles familiales.....	page 16
	Généalogie.....	page 16

Pour débiter notre reportage sur la rencontre des Trois Familles à Mulhouse, voici un poème de Jacques-Henri Gros, l'un des artisans de la renaissance du Musée des Trois Familles. Il a des ancêtres dans chacune des trois familles.

D.M.K. 30-31 octobre 1998

C'est un plaisir de saluer
Dans la cité de leur destin
Ceux qui sont ici ressemblés
Dollfus et Mieg et puis Koechlin¹

Ce n'est point pour le cimetière
A la veille de la Toussaint
Mais au Musée dépositaire
Des Dollfus, Mieg et des Koechlin

Ils ont été n'en doutons pas
Force motrice du Haut Rhin²
Car par eux le courant passa
Dollfus et Mieg et puis Koechlin

Célèbre sur toute la terre
Le fil à coudre et à broder
Celui que la femme préfère³
C'est Dollfus Mieg, DMC

Si dans le monde, la métropole
De la France et des Parisiens
A la Tour Eiffel pour symbole
C'est grâce à l'œuvre d'un Koechlin

Combien d'exemples à citer
Comme ceux-ci entendez bien
Dans l'Art, l'Industrie, la Cité
Par les Dollfus, Mieg puis Koechlin

Engel-Dollfus ou Koechlin-Schwartz
Les noms peuvent s'y accoler
Ainsi sans que l'on s'embarrasse
On peut faire appel au passé

Pour conserver cette épopée
Dollfus et Mieg et puis Koechlin
Cela valait bien un musée⁴
En demeurant un peu chauvin
Du souvenir des Mulhousiens

Et souhaitons-en le maintien
Pour les cousines, les cousins
Les alliés pas trop lointains
Des Dollfus, Mieg et des Koechlin

Ainsi bravo pour nos anciens
Et que chacun garde en mémoire
Dollfus et Mieg et puis Koechlin
Ces noms qui firent notre histoire.

*1 Les Koechlin ont rejoint les Dollfus et les Mieg quelques dans la région.
années plus tard, en 1920 3 Slogan publicitaire des années 1930.
2 La Force Motrice du Haut Rhin était l'ancêtre de l'EDF 4 Musée des Trois familles.*



Regards sur les grandes familles mulhousiennes

Quelques mémoires de maîtrise d'histoire de l'Université de Haute-Alsace
présentés lors de la Table Ronde du 30 octobre 1998 à Mulhouse

Des bourgeois mulhousiens et l'opportunité des indiennes au 18^e siècle

Le 8 mars 1746, trois bourgeois de Mulhouse : Samuel Koechlin, Jean-Henri Dollfus et Jean-Jacques Schmaltzer, signent une convention décisive. Ils engagent un maître fabricant pour leur futur manufacture d'indiennes (toiles de coton imprimées). La société "Koechlin, Schmaltzer et Cie", considérée par ses contemporains comme une simple affaire de commerce, constitue bel et bien le point de départ de l'aventure industrielle pour les négociants mulhousiens. Les pionniers de l'indiennage disposent d'appuis familiaux puis financiers, au sein du Conseil municipal. L'entreprise existe jusqu'à l'été 1758, date à laquelle ses associés se séparent pour fonder trois maisons concurrentes. Trois autres sociétés ont également vu le jour durant cette période. L'élan est donné et le nombre de bourgeois mulhousiens passant du négoce à la fabrique s'avère de plus en plus important. A la fin du 18^e siècle, les plus grandes fortunes ont été constituées par les indienneurs, Samuel Koechlin en tête, et l'entreprise la plus importante est dirigée par un certain Jean-Henri Dollfus.

Le succès des indiennes à Mulhouse est lié à un facteur pour le moins original : la prohibition des toiles de coton imprimées dans le royaume de France. Les pionniers de l'indiennage se sont livrés à la contrebande et, grâce à celle-ci, les manufactures mulhousiennes ont bénéficié d'une avance de plus de dix ans sur leurs concurrentes françaises.

Isabelle URSCH-BERNIER

Les talents artistiques d'un industriel mulhousien :

Alfred Koechlin-Schwartz (1829-1895)

Les obligations professionnelles et la participation à la vie civique :

- Une carrière industrielle dans la tradition familiale : patron de la filature de laine peignée Koechlin-Schwartz et Cie.
- Le refus d'une Alsace allemande : l'activité résistance à l'envahisseur durant la guerre franco-allemande de 1870-1871, la décision d'opter pour la France.
- La carrière politique : maire du VIII^e arrondissement de Paris et député du Nord sous l'étiquette boulangiste.

Un accomplissement individuel réussi :

- L'art comme refuge : la pratique du dessin en amateur comme moyen de s'évader des contraintes professionnelles.
- Le goût des voyages : découvrir de nouveaux paysages, principales sources d'inspiration.
- Illustration : les 366 dessins attribués à Alfred K-Schwartz et conservés au Musée historique de Mulhouse.
 - * 1853-1855 : les œuvres de jeunesse inspirées de l'Egypte et de l'Inde - la découverte de l'Orient.
 - * 1871-1877 : les dessins d'arbres et de forêts (Tannenwald, Belfort, Jura, Plombières, Bois de Boulogne, Forêt de Compiègne) - le désir de communion avec la nature.
 - * 1879-1880 : les croquis de voyage rapportés de longs périples en Russie et en Scandinavie.
 - * 1877-1890 : les paysages inspirés de la Bretagne, de la Suisse, de l'Italie et du Cap d'Antibes - l'attrait des lieux de villégiature à la mode.

Mélanie STEINBACK-INGOLD

La collection d'antiquités de Frédéric ENGEL-DOLLFUS

Son fondateur : L'industriel Frédéric Engel-Dollfus (1818-1883).

Son contenu : La collection Engel-Dollfus réunit deux collections privées bas-rhinoises : les collections du docteur Schnoeringer de Brumath et du pharmacien Napoléon Nicles de Benfeld. Elle fut, par la suite, augmentée de collections plus petites et de divers dons (J.-G. Stoffel, Arthur Engel...). Parmi les objets les plus remarquables : le lapidaire constitué de stèles de Mercure trouvées en 1832 par le Docteur Schoeringer dans la Hardt, près de Gundershoffen.

Sa localisation : D'abord présentée dans la salle de réunion à Dornach où elle constituait le "musée archéologique Engel-Dollfus" (1869-1882), la collection archéologique est léguée, en 1882, au musée historique de Mulhouse.

Son objectif : "Offrir aux esprits un élément saisissable" Le cabinet d'antiquités n'est plus seulement une occupation purement dilettante, il devient un instrument de démonstration.

Christina BURDET

La "fabricantocratie mulhousienne" et les abattoirs de Mulhouse au 19e siècle

Au 19e siècle, Mulhouse était une ville en plein essor industriel et de ce fait un pôle d'attraction pour la main d'œuvre à la recherche d'un emploi. Le fort accroissement démographique de la ville causa d'importants problèmes aux autorités municipales, en particulier dans les réponses à apporter en matière de gestion des besoins alimentaires.

En effet, l'approvisionnement en denrées vitales ne pouvait s'effectuer sans une logistique appropriée tant dans le commerce des légumes et du pain que dans celui de la viande.

En ce qui concerne ce dernier, les maires de Mulhouse et notamment André Koechlin, Emile Dollfus ou Emile Koechlin, furent soucieux d'assurer à la population un approvisionnement en viandes en quantités suffisantes mais également de qualité (conforme aux normes d'hygiène) et à un meilleur marché.

Peur eux, cela passait avant tout par un bon fonctionnement de ce commerce par conséquent sa bonne organisation. Dans cette optique, il considèrent comme nécessaire de bien maîtriser et contrôler le commerce de la viande pour assurer le bien public alors qu'ils étaient adeptes du libéralisme économique.

Représentants de la nouvelle bourgeoisie industrielle, ces maires imposèrent alors avec autorité leurs vues et de nouvelles obligations aux bouchers mulhousiens qui étaient, eux, représentants de l'ancienne bourgeoisie des commerçants et artisans.

En effet, ils firent du nouvel abattoir municipal construit en 1843, un lieu de centralisation du commerce de la viande ; c'est à dire un lieu où ce commerce et tout ce qui s'y rattache devait passer obligatoirement à un moment donné.

Pour ce faire, ils obligèrent, avec des règlements municipaux, les bouchers de Mulhouse à abattre à l'abattoir municipal. L'abattoir devint dès lors le seul lieu d'abattage autorisé pour les bouchers résidant à Mulhouse ; les "tueries particulières" furent fermées et interdites.

Pour les bouchers, ce fut là une obligation à laquelle ils s'accommodèrent mal car, pour eux, il aurait été bien plus pratique d'abattre près de leur lieu de débit, que d'avoir à acheminer le bétail à l'abattoir municipal.

Les raisons pour lesquelles les autorités municipales voulurent centraliser le commerce de la viande sont les suivantes :

- Pourvoir à la salubrité publique en assurant la propreté des rues (on pouvait abattre sur la voie

publique selon l'usage du Moyen Age jusqu'en 18e siècle dans les villes françaises).

- Faire de l'abattoir un lieu clos pour cacher à la vue du public les spectacles sanglants qui aux yeux des contemporains pouvaient engendrer, par contagion, violence et corruption sociale.
- Assurer aux animaux un traitement décent avant leur mise à mort.
- Contrôler de manière plus efficace l'hygiène des viandes et éviter la mise sur le marché de viandes provenant de bêtes malades, voire mortes.
- Assurer à la ville des revenus en améliorant la surveillance de l'octroi sur les viandes et en procurant à la ville une source de revenus supplémentaire avec la perception des droits d'abattage.
- Rendre la viande meilleur marché pour les familles et individus percevant de bas salaires en diminuant l'octroi sur les viandes consommées par la classe ouvrière.

Patrick GOLFIER

Les Mulhousiens de Sainte Marie-aux-Mines

Au milieu du 18e siècle des industrielles mulhousiens se sont installés à Sainte Marie-aux-Mines pour faire fortune dans le textile. Ils sont initiateurs et les fondateurs de la grande industrie sainte marienne qui anima la vallée jusqu'au milieu du 20e siècle.

En 1749, Philippe Steffan et Médard Zetter sont les premiers industriels mulhousiens à s'y établir. Us exploitent une fabrique de toiles de coton et d'indiennes. Par la suite, en 1754, Zetter s'associe à Jean Georges Reber et Philippe Henri Bregentzer pour exploiter une fabrique de rubans à Illzach. Us rencontrent rapidement des difficultés avec la corporation des passementiers opposée à l'innovation technique que représentent les métiers utilisés. Elle réussit à les faire interdire par le Conseil de la Ville de Mulhouse en janvier 1755. Ce n'est pas la première fois que Reber et ses amis sont en butte aux interdictions des corporations. Il décide alors de quitter la ville pour s'installer dans la vallée de la Liépvrette où, avec ses associés, il monte un filature en mars 1755. Reber devient bientôt l'entrepreneur le plus important de la vallée ainsi, s'il ne fut pas le premier mulhousien à Sainte Marie-aux-Mines, c'est lui qui donna l'impulsion nécessaire au développement de l'industrie textile sainte marienne.

Les affaires de Reber et ses successeurs attira d'autres entrepreneurs. A leur suite d'autres Mul-

housiens vinrent à Sainte Marie-aux-Mines et prospérèrent. Dès leur arrivée, la plupart d'entre eux se lie aux familles locales ; il apparaît que la plupart des familles industrielles de Sainte Marie-aux-Mines eurent pour fondateur un "étranger" à la vallée.

Ces familles restent en contact avec leur ville natale par la franc maçonnerie et leur adhésion à la SIM. Concernant la franc maçonnerie, nous ne possédons que quelques renseignements conservés aux Archives municipales de Mulhouse. Ces archives font état de la visite de L. Baumgartner et de J. Weber en 1870 et de la correspondance entre la Parfaite Harmonie et la loge sainte malienne Les

Vrais Amis Alsaciens (1830-1833). Les liens entre les deux sociétés industrielles, celle de Sainte Marie-aux-Mines ayant été fondée en 1871, sont plus évidents mais ténus. Des industriels membres des deux sociétés stimulent les échanges bien que peu fréquents entre Sainte Marie-aux-Mines et Mulhouse.

Les familles originaires de Mulhouse, sans oublier leurs racines, ne se mêlent pas à la société mulhousienne. Elles évoluent dans un cercle proprement sainte marien, symbolisé par leurs produits et modes de fabrication différents de ceux de Mulhouse.

Laurence GAESSLER

Les résumés présentés dans ce numéro du BK sont les "posters" mis à la disposition des participants le 30 octobre 1998.

Mais qui sont les cinq étudiants qui ont participé au colloque ?

Ceux qui sont venus nous instruire de leurs recherches sont des étudiants de l'Université de Haute Alsace, à Mulhouse, du Département d'Histoire, et ils ont travaillé sous la direction de Marie-Claire Vitoux - elle-même Maître de conférences en cette université. Elle nous les présente :

Les cinq communications présentées sont issues d'un mémoire de maîtrise : ce diplôme se prépare en quatrième année d'études supérieures et constitue une initiation à la recherche. L'étudiant choisit son thème en collaboration avec un enseignant-chercheur de l'Université qui le suit durant l'année de recherche.

Si **Mélanie Steinbach-Ingold** a pu présenter un résumé de son travail sur *Alfred Koechlin-Schwartz (1829-1895)*, les autres communicants n'ont présenté qu'un aspect de leur travail de maîtrise, pour correspondre aux attentes des organisateurs de ce colloque sur les grandes familles.

Ainsi **Patrick Golfier**, qui a travaillé sur *Les abattoirs de Mulhouse au XIXème siècle* a montré la difficulté qu'ont eu les élites mulhousiennes à concilier leur attachement au libre commerce avec leur volonté de contrôler l'activité de boucherie qui peut être dangereuse pour la santé publique.

Christian Burdet, dont le travail de maîtrise sur *L'archéologie en Alsace sous le Second Empire* a été complété depuis par une DEA, a centré son intervention sur les hommes qui ont constitué les fonds archéologiques des musées mulhousiens.

Laurence Gaessler, qui a étudié *La Société Industrielle et Commerciale de Sainte-Marie-aux-Mines (1871-1924)*, a rappelé les liens étroits unissant les Mulhousiens aux Sainte-mariens.

Isabelle Ursch-Bernier, qui a étudié les premières années de *La première manufacture des toiles peintes (1746)*, a analysé avec précision qui étaient les trois fondateurs et ainsi mis à mal quelques mythes.

Marie-Claire Vitoux a participé personnellement à la Table Ronde organisée par DMK en nous parlant « Des femmes et de la philanthropie ». Comme cet aspect de la vie des familles au 19^e siècle - si important dans la vie de nos ancêtres qui furent souvent des 'dames d'œuvre' - a été évoqué par elle d'une façon aussi savante que charmante, nous lui avons demandé son texte pour le publier ici. Elle souhaite, cependant, le retravailler et nous le propose pour le prochain numéro du BK.



Portraits de famille

Les portraits qui furent exposés dans la galerie de la Société Industrielle de Mulhouse (SIM) ne représentent qu'une petite partie (25% environ) de ceux qui avaient été confiés au Musée des Trois Familles de 1912 à 1939. Ils ont passé plus de 50 ans entassés dans le grenier du Musée des Beaux Arts à Mulhouse. Notre choix a été déterminé par leur accessibilité, leur état de conservation et le souci de représenter chacune des trois familles.

Mais notre collection est très lacunaire et présente un certain nombre de doubles. Nous n'avons pas les plus connus des notables du 19^e siècle : Matthieu Mieg, le chroniqueur, Nicolas et André Koechlin, les pères des premiers chemins de fer, ni les grands maires de la deuxième moitié du siècle : Jean et Emile Dollfus.

Il n'y a pas de portraits d'enfants, ou presque. Par contre, nous avons trouvé une série de portraits de femmes - dont l'aînée est née en 1717 et la dernière, née en 1865, a vécu jusqu'en 1918 - qui font comme un chaîne des générations et rappellent la phrase attribuée au vieux Jean Koechlin-Dollfus vers 1830 « Ma fille, va dire à ta fille... ».



Jean KOECHLIN (1746-1836), fils de Samuel K. et de Elisabeth Hofer. Industriel, peintre, dessinateur et entomologiste, il épouse, en 1769 Climène DOLLFUS (Cf. ci-dessous).

Ils reposent avec 9 de leurs 12 fils au cimetière protestant de Mulhouse. Une santé solide semble marquer cette famille dont les parents fêtent leurs 55 ans de mariage en 1824.

Triple blason DMK.

N.B. Jean et Climène portent le numéro 47 dans la généalogie de 1914 et la lettre A dans celle de 1993. Près de la moitié des Koechlin connus aujourd'hui en descendent.

Cléopée dite Climène DOLLFUS (1753-1828), fille de Jean D. et de Marie Madeleine MIEG. Elle épouse Jean K. en 1769.

Elle lui donne 20 enfants, dont 15 firent souche : 12 des fils et 3 des filles. 4 sont morts en bas âge.

Femme énergique, elle cacha le duc de Broglie, gouverneur d'Alsace, menacé par les troubles révolutionnaires.

Trible blason DMK.





Ursule DOLLFUS (1794-1872), fille de Daniel D., indienneur, et de Anne Marie MIEG. Elle épouse en 1813, André KOEHLIN (1789-1875 à Paris - 90/GI), fils de Jean-Jacques K. et Anne-Catherine DOLLFUS.

Son mari est créateur de la SACM (Société Alsacienne de Construction Mécanique) d'où sont sorties toutes les premières locomotives. Ils habitent la propriété du Hasenrain (aujourd'hui hôpital) jusqu'à ce qu'ils choisissent de quitter l'Alsace en 1870.

Elle lui donne 5 enfants. Leur fils unique meurt à 22 ans. Une de leurs filles épouse Nicolas K., fils du Nicolas (73/AJ) des chemins de fer. Elle meurt à Paris.

Exemple typique DMK, ils ont droit aux trois blasons.

Mathieu MIEG, dit le Licencié (1717-1796), fils de Mathieu M. et de Cléopée ABT. Négociant et juriste.

// épouse en 1742 Marie Madeleine REBER (1721-1745), fille de Jean-Henri R. et de Ursule RYHINER. Ils ont 2 enfants.

Il épouse en 1747 Elisabeth REBER (1732-1812), fille de Jean-Georges R. et de Elisabeth HOFER. Ils ont 8 enfants.

(Tableau : copie de E. Maréchal)

...et quelques uns de leurs descendants lors de la cousinade...



Benjamin Durst et son épouse, Madeleine F-K, Dorothee K-S. Antoine Dollfus et son épouse. Jacques Dollfus et Mme Mauzac.



Le Président. Paul Dollfus, re et un cadeau à Madeleine Fabre-K.

Les vitrines dans la salle d'exposition de la SIM



Familles alliées

1798 - 1920



DOLLFUS



KOECHLIN



MIEG



KOECHLIN



RISLER



HOFER



DOLLFUS



SCHLUMBERGER



RISLER



DOLLFUS



SCHLUMBERGER



BLECH



SCHWARTZ



MEYER



HARTMANN



THIERRY



BOURCART



SCHWARTZ



MEYER



REBER



HEILMANN



MIEG



BAUMGARTNER



BLECH



BAUMGARTNER



HARTMANN



HEILMANN



KOECHLIN



HOFER



BOURCART



ENGELMANN



WEBER



ENGEL



HUGUENIN



ZURCHER



MIEG



WEISS



THIERRY



BRAUN

Familles alliées Le tableau ci-contre est une piètre reproduction d'un magnifique panneau, grand et tout en couleur, que Michel Chenouard (AR22213*) avait réalisé et préparé tout spécialement pour la rencontre DMK. Il ne recense pas toutes les familles alliées par leur blason mais s'est basé sur les index des généalogies. A partir de trois alliances de chacune des familles avec une autre s'établit un classement dégressif, selon la fréquence des alliances.

L'exemple suivant permet de comprendre l'intérêt de ce tableau. Lisez de gauche à droite : la famille qui s'est le plus alliée avec les Dollfus (les Koechlin) a son blason en haut à gauche ; celle avec laquelle il y a eu le moins de mariages, en bas à droite (les Engel). Pour les Koechlin, ce sont, en haut, les Dollfus et, en bas, les Mieg et ainsi de suite.

Mais quelle langue parlaient-ils ?

Mulhouse est une ville de la frontière à

- 20 km du Rhin : de l'Allemagne
- 30 km de Baie : de la Suisse
- 40 km de Belfort : de la France.

Ses voisins parlent trois langues différentes: en Allemagne, l'allemand, en France, le français et, en Suisse, un dialecte alémanique, à la grammaire très simplifiée.

Les Alsaciens, qui se sont liés à la Suisse par alliance depuis 1515, ont adopté cette même langue orale qui ne s'écrit pas, mais sert pour les échanges au concret entre les personnes. On lit et on écrit en allemand.

Au 18^e siècle, dans la classe supérieure, le français gagne. Dès 1680, une école française a été ouverte. En fait, la société des familles bourgeoises est bilingue (allemand-français). Les jeunes fils de patrons sont envoyés apprendre le français en Franc ou en Suisse romande. Le peuple, qui se scolarise très lentement, continue à parler alsacien, mais l'enseignement de l'église reste en allemand, compréhensible pour ceux qui

parlent alsacien.

En 1870, l'Alsace est annexée par l'Allemagne. L'allemand est imposé comme langue officielle. Mais, à Mulhouse, on résiste : on continue à parler français dans les familles, à aller à l'église protestante française et le bulletin de la Société Industrielle, les procès verbaux de ses séances, sont toujours en français. L'alsacien reste vivant dans les classes populaires et les bourgeois le comprennent.

En 1918, la France revient. Ecoles en français. A nouveau, l'alsacien assure la continuité de l'identité d'une population qui a été à l'école allemande.

Nouveau changement en 40 et encore en 45. En fait, les personnes nées avant 1870 et qui sont décédées après 1850, auront changé cinq fois de nationalité au cours de leur vie. Déjà complexe du fait de la géographie, les avatars de l'histoire ont rendu cette situation linguistique exceptionnelle.

Peut-être peut-on transformer cette difficulté en richesse ?

Avant de vous parler de nos familles en fête dans les pages suivantes, voici l'aperçu d'un menu de noces à Ensisheim du 2 janvier 1860, extrait du livre d'Auguste Klenck : « *Le vieux Mulhouse à Table* » (1875) qui fut reproduit dans le numéro du 20 février 1860 de la « *Petite Gazette d'Alsace* ». On ne dit pas combien il y avait de convives, mais on parle de la cordialité (que l'on nommerait, dans notre jargon actuel, convivialité), de la réjouissance des cœurs heureux de "se tremper dans les véritables attachements"... Cette dernière phrase veut sans doute faire allusion aux liens de famille et à l'attachement des époux ? Ce langage, un peu lourd et un peu désuet, le BK vous propose de la faire vôtre pour décrire DMK à table à Mulhouse les 30-31 octobre 1998.



Menu des invités

Soupe,
Bœuf, morceaux goût d'Alsace, ½ cuisse, ½ poitrine,
Choucroute avec 12 basses-joues fumées et salées, Brodwürst,
Saucissons salés, franc-comtois,
Petits pâtés, genre d'Alsace,
Haricots avec côtelette de mouton et de veau au choix,
Volaille en beugnets,
Filets à la sauce tomate,
Civets de lièvres et de chevreuil,
Fricandeaux avec purée de pommes de terre,
Filets de chevreuil à la sauce,

ornés de cornichons,
Gelées de toutes sortes,
Boutings id.,
Gigots de mouton, Cuisses de chevreuil, 2 têtes de veaux,
Lièvres rôtis, 2 faisans,
Jambon frais rôti, régal du paysan d'Alsace,
Pasteten (pâtes froid, genre d'Alsace), Kokelhopf,
Dessert de toutes sortes.

VINS

Du pays : Ribeauvillé, etc..
Bourgogne, Beaujolais, Bordeaux,
Champagne.

Menu des pauvres

Les pauvres n'avaient pas étaient oubliés, le menu de leur repas était le suivant :
Soupe et bœuf à discrétion,
Ragoût de veau à la maître d'hôtel avec morceaux de lard fumé et sauce,
Knœpfflé à discrétion avec le ragoût,
Bœuf mode entrelardé, à discrétion,
Salade aux pommes de terre id.
Pasteten (pâtés), Kokelhopf, id.,
Vins d'Alsace id.

Le correspondant de la petite Gazette d'Alsace ne nous dit pas si les plats ont été servis dans l'ordre indiqué par le menu mais il ajoute quelques détails :

« Le cuisiner, à force de cuire, a perdu connaissance et a du recourir aux sels. »

« Les pauvres invités ont touché 1 franc pour leur déplacement; il s'en trouvait de toutes les communes du canton. »

« Le repas a été servi par de la jeunesse ouvrière féminine de l'établissement, types naturels, francs et frais. »

Nos familles en fête

A en juger par les faire-part de mariage ou d'anniversaires de mariage conservés dans les boîtes d'archives DMK aux Archives municipales, il n'était pas rare, au 19^e siècle, de fêter ses noces d'or, et même de diamant (60 ans). Jean Koechlin (47-A), en 1819; fête ses noces d'or. Vous avez lu le récit savoureux qu'en donne Clarisse Schlumberger, extrait de son livre (« *Schlumberger, Racines et Paysages* », Oberlin 1997) paru dans le BK 40. On y voit, après trois jours de festivités, la présentation aux jubilaires - sur un plat d'argent - de leur arrière petit-fils, né pendant qu'on était à table.

Jean Dollfus (197-GC1), lui en 1872, fête ses noces de diamant dans une atmosphère beaucoup moins festive, ainsi qu'en atteste une photo retrouvée et exposée à la fête DMK. Mais les repas de famille sont restés, à Mulhouse, très conviviaux et très nombreux, vu l'importance des familles.

Aussi les repas que les participants de la rencontre DMK ont pu partager à Mulhouse ont-ils retrouvé une tradition ancienne. Quand Jacques-Henri Gros s'est levé au dîner du 31 octobre à la Société Industrielle pour accueillir, en vers de sa composition (que vous avez lu page 4), l'assemblée des cousins, il perpétuait une tradition bien ancrée ; celle des vers de circonstance, pour accompagner les fêtes que, d'ailleurs, on chantait souvent sur des airs connus, tout le monde reprenant le refrain, en français, mais parfois aussi en alsacien.

Ainsi ces couplets, si charmants, que j'ai repêchés dans un carton d'archives. Il est bien dommage de ne pouvoir en reproduire que les premiers centimètres car il s'agit, en fait, d'une bande de papier de plus d'un mètre de long, sur une douzaine de centimètres de large, qui est comme une bande dessinée verticale avec textes et dessins. Les vers sont de mirliton mais les dessins, pleins d'humour, attestent un très joli coup de crayon, ce qui était très fréquent dans une société dont l'industrie se vouait depuis longtemps aux formes et aux couleurs.

Il s'agit ici d'une double fête puisque l'on célèbre le mariage, le même jour, de deux demoiselles Dollfus : Camille et Clarisse, deux cousines qui ont vingt ans toutes les deux.

Rien de tellement original à cela, direz-vous ! Oui,

mais qui sont les pères et qui sont les maris ? C'est ici que cela devient intéressant.

Clarisse - fille de Daniel Dollfus Ausset, chimiste réputé, puis directeur de DMC - épouse Jean Schlumberger (287-AB16), dont nous venons de parler. C'est lui héros des noces d'or du patriarche Jean Koechlin, lui le petit nouveau-né du plat d'argent, lui que, en souvenir de sa naissance, on a toujours appelé "Jean Dor". Il a maintenant 26 ans et travaille chez son père, Nicolas (127-AB1), à Guebwiller. Clarisse Schlumberger, qui descend de ce Nicolas par son père et par sa mère, et qui porte le prénom de son aïeule, Clarisse Dollfus, raconte comment Jean Dor fit sa cour : « C'est à 26 ans que Jean - un grand timide écrasé par la personnalité de Nicolas Schlumberger, son père - se lança dans l'aventure. Il se savait petit mais avait jeté son dévolu sur la jeune Clarisse Dollfus, pas bien grande non plus. H tremblait de se voir éconduit le jour où, armé de tout son courage, il se rendit à Mulhouse pour y présenter sa demande officielle. Mais, à son grand soulagement, il reçut un accueil chaleureux de sa belle famille et put, alors, donner libre cours à son bonheur. Clarisse, menue,



Camille Dollfus à l'âge de son mariage

bien mise et décidée, plut à tout le monde. » Clarisse et Jean eurent quatre garçons et, à leur tour, en 1905, fêtèrent leurs noces de diamant.

Quant à Camille (155-GC13) - fille de Jean Dollfus (197-GC1), manufacturier, administrateur de DMC, homme politique et philanthrope - elle avait une grand'mère Mieg et une grand'mère Koechlin (Elisabeth, 87-GC). C'est son père qui, en 1872, fête ses noces de diamant. Ce 22 février 1845 elle épousait Jules K.(155-AM6), fils de Daniel et petit-fils du patriarche Jean. Les maris des cousines étaient eux aussi cousins entre eux. Jules et Camille eurent sept

enfants, dont le dernier fut Charles, le compositeur bien connu.

Mais les deux couples, qui en 1845 à Mulhouse, s'étaient mis « à quatre en chemin » appartenaient à la génération qui eut à faire le choix : partir ou rester, après l'annexion de l'Alsace en 1870. Les Schlumberger restèrent à Guebwiller, les Koechlin émigrèrent à Paris avec leur famille. Un de leurs petits-fils, Yves K., fils du compositeur Charles, est aujourd'hui un des abonnés du BK.

Madeleine Fabre-Koechlin (GA2332*)

COUPLETS
(Chantés le 22 Février, 1845)
aux **NOCES** de
Mesdemoiselles
CAMILLE & CLARISSE DOLLFUS.

AIR : Eh zig et zag

Ronde de Richard, cœur de lion No 185 de la Clé du Caveau

1

*Youp, youp, comme ça met en train
De se mettre à quatre en chemin !
Les voyages se font mieux
Quand on marche deux à deux.
En affaires, en voyage,
A la chasse, en mariage,
Sur terre... et peut-être au ciel,
Que le soleil nous rotisse,
Ou que du froid on pâtisse
Sur les glaciers du Grimsel :
Et youp, &c*



2

*Voyez ce ce pauvre touriste,
Ereinté, maussade et triste,
L'ennui semble l'accabler ;
Tout seul avec sa valise,
L'homme se démoralise :
Il ne sait à qui parler.
Mais comme ça vous met en train.. &c*



La réunion des trois familles à Mulhouse - 30 et 31 octobre 1998

Nous avons reçu, de notre cousine Dorothee Koechlin-Schwartz (AH11311) - qui participait à notre rencontre à Mulhouse les 30-31 octobre 1998 - un article sous forme d'une lettre qu'elle adresse à sa fille actuellement en Argentine.

Par rapport aux précédentes 'cousinades', celle-ci était spéciale. En quoi ? D'abord par le fait que les trois familles fondatrices de la prospérité matérielle de Mulhouse s'y soient réunies, extension qui fut très stimulante et conforme à la nature car le K. "pure laine vierge" est un oiseau qui n'existe pas. Même les K. au carré (père et mère K.), au cube (père, mère et trois grands-parents K.) sont forcément mêlés d'autres espèces : Dollfus, Mieg, Schwartz, Schlumberger, Peugeot, Bourcart, Gros, Thierry, Zuber, Hofer, Risler, Kiener, Baumgartner, etc.. Seulement, à Mulhouse, c'était uniquement des familles protestantes, locales. Et suisses à l'origine. Un cas "d'élitisme" dont nous avons pu apprendre à la Fac combien ce péché, aussi mal défini que capital, voire fruit du capitalisme, est condamnable !

Dans le cas de Mulhouse, ce sont bien les "élites" de la ville qui y ont fondé un capitalisme à visage plus humain qu'ailleurs. Pourquoi ? Parce que, il semble, inspiré et corrigé par la foi protestante.

Du moins c'est dans ce sens que nous ont parlé les historiens invités à une Table Ronde à la Société Industrielle : Michel Hau, professeur à l'Université de Strasbourg, et Marie-Claire Vitoux à celle de Mulhouse, dans une suite d'interventions sur la 'fabricantocratie' mulhousienne au 19^e siècle. En

clair, ces familles mulhousiennes qui sont restées 'entre soi' pendant plusieurs siècles, ont réussi leur coup : créer une prospérité industrielle dont tout le monde, du haut en bas de l'échelle sociale profite, (contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres régions d'Europe).



Façade de la Société Industrielle de Mulhouse

Le colloque s'ouvrait sur un énorme graphique projeté sur le mur par le professeur Hau : la liste des entreprises Koechlin. Sidérant ! Je n'avais pas compris qu'il y avait eu tant de fabriques (indiennes et constructions mécaniques, surtout). Ces K. se sont placés à l'avant-garde des réussites industrielles techniques, commerciales et aussi sociales (très important!) des deux derniers siècles. Nous avons été à la pointe avancée de la produc-

tion des tissus, des locomotives, de toute sorte de constructions mécaniques et aussi pionniers en matière de lois sociales, essayant d'appliquer concrètement le respect des libertés fondamentales.

C'est de tout cela qu'on a parlé. Car ces 'élites mulhousiennes' se souciaient du bien-être des plus démunis et cela a été souligné par plusieurs générations d'historiens. Par exemple, le jeune historien, Patrick Golfier, nous a raconté comment Emile Koechlin, Emile Dollfus et André Koechlin - qui tous furent maires de Mulhouse - s'inquiétant de l'hygiène navrante des abattoirs et du prix élevé des viandes, imposèrent aux bouchers mulhousiens une organisation rationnelle et bien plus démocratique.

Comment les femmes de Mulhouse, nos grands-mères, inspirées par leur foi protestante, s'efforçaient de corriger la dureté du travail industriel par ce que nous appelons le 'social' ou 'l'humanitaire' aujourd'hui. Voilà le thème qu'a traité Madame Vitoux. Dans ce domaine, l'une des championnes toutes catégories est notre aïeule Emma Koechlin-Schwartz¹, féministe convaincue, qui créera à Paris le Collège Sévigné "pour que les filles reçoivent la même instruction que les garçons". Et ce n'est pas tout. Elle sera à l'origine de la Croix Rouge française, avant Henri Dunant, en fondant la Société de Secours aux blessés militaires, qui deviendra l'Union

des Femmes de France, puis la Croix Rouge, en se battant pour que le travail professionnel des infirmières soit enfin reconnu comme tel.

J'étais très émue d'entendre parler de la grande Emma. Je ne m'y attendais pas du tout. Mais, ensuite, est venu le tour d'Alfred, le mari d'Emma, qui a été le sujet d'un mémoire d'une jeune historienne, Mélanie Steinback-Ingold. Avec beaucoup de talent, de précision, d'autorité, elle nous a raconté toute la carrière artistique de l'ancêtre Alfred... dont la cote ne cesse de monter sur le marché d'art. Je regrette que tu n'aies pu l'entendre.

Mais il me faudrait compléter ce récit par la partie sportive d'un week-end qui ne s'est pas borné à une nourriture intellectuelle, mais a comporté un parcours du combattant dans les rues de la ville, sous une pluie incessante, de musée en musée, avec passage au vieux cimetière protestant. Je me suis bornée à visiter le musée du Chemin de fer et le musée d'Impression sur étoffes. Dans le second, les portraits des fondateurs de l'indiennage mulhousien, le trio gagnant des trois copains : Koechlin, Dollfus et Schmalzer, me regardaient en souriant sous leurs perruques 18^e siècle. J'ai enfin compris - décidément, je ne savais rien - ce qu'était l'indiennage, grâce à une salle du musée où l'on voit toutes les opérations d'autrefois. En démonstration on y voit une pièce d'étoffe blanche passer par toutes les opérations indispensables : le mordant, le trempage dans la bouse de vache, le lavage, le séchage, l'impres-

sion proprement dite avec des couleurs préparées sur place et placées successivement. Le résultat : des merveilles de dessins, de tissus, de couleurs...

Au musée du Chemin de fer, un



charmant conservateur, lettré et disponible, a mis en marche l'une des locos du musée avec disque : tch... tch... tagada... tagada... etc.. J'étais impressionnée de voir ces gigantesques mécanismes d'acier se déployer à hauteur de mon nez, et saisie de respect devant l'énormité de ces grosses bêtes. Le conservateur a expliqué - nouvelle révélation ! - que la moitié des locos construites en France au 19^e siècle, l'avait été par des Koechlin, dont le très célèbre André. Le TGV actuel est d'ailleurs toujours construit chez Alstom, héritier des fabriques SACM, elle mêmes sorties de AKC, nom de la firme d'André K.

Un mot encore, sur le musée de l'Automobile qui, à première vue, ne me passionnait pas (les frères Schlumpf ne sont pas des ancêtres et n'ont pas vécu au 19^e siècle !). Mais le dîner étant proposé au restaurant du musée, je m'y suis rendue et j'ai été

saisie d'un éblouissement, me clouant sur place d'émotion, tellement c'était beau : la collection entière des Bugatti cousues main, les Delahaye bleu glacier, les berlines aux cuivres astiquées, tous les prototypes introuvables et bichonnés jusqu'aux derniers boulons. (A exploiter par ta télévision argentine!) Le restaurant d'où l'on contemplait le grand hall aux 500 voitures, nous a servi un repas tout à fait gastronomique. Soirée inoubliable !

Je ne te raconte pas l'exposition des documents et objets de famille, à la Société Industrielle, et la galerie des portraits qui le présidait : Jean-Jacques, le médecin au bicorne et à la pipe et Climène Dollfus, épouse de Jean K., mère de vingt gaillards dont nous descendons. De quoi encore s'instruire et admirer. De quoi aussi rêver.

Enfin, j'ai plané pendant trois jours sur un petit nuage rosé : plus exactement rouge, or et blanc, aux couleurs toniques du drapeau de la République de Mulhouse! En cherchant un adjectif assez fort pour traduire mon impression : génial peut-être dirais-tu? Génial, oui! Nos ancêtres avaient du génie !

Dorothee K-Schwartz (AH11311)



Nouvelles familiales

Tous les événements familiaux qui ont eu lieu - ou qui nous ont été signalés - avant le 15 octobre figurent dans la réédition (mise à jour 1998) de notre généalogie. Nous publierons, comme par le passé, des feuillets reprenant le détail lorsque nous aurons plusieurs événements à vous signaler. Ces mises à jour seront basées sur l'édition 1998.

Généalogie Koechlin 1993 - Mise à jour 1998

Le précédent BK (No 40 de juin 1998) annonçait la parution prochaine d'une refonte complète de la généalogie Koechlin 1993 qui comportait beaucoup d'erreurs ou d'omissions. Il invitait les lecteurs intéressés à passer rapidement commande pour avoir une idée du tirage à effectuer.



Il reste encore quelques exemplaires disponibles.

Les dernières commandes peuvent être adressés à **Jean-Claude Koechlin, 106 rue de Sèvres, 75015 PARIS**, en précisant l'adresse de l'envoi et en joignant un chèque - à l'ordre de Mme KOEHLIN FABRE Madeleine - de :

- 180 Frs si l'acquéreur possède déjà une reliure blanche à 4 anneaux (réutilisable), ou de
- 240 Frs s'il souhaite recevoir une reliure.

N.B. Les résidents à l'étranger qui ne possèdent pas de compte en France sont priés de bien vouloir effectuer un virement postal au compte chèque postal de Mme KOEHLIN FABRE Madeleine.



Monsieur Coral, (Alsaticarte, 31 avenue Clemenceau, 68100 Mulhouse - 03,89.46.13.57) libraire-antiquaire, met en vente :

- Un exemplaire des Tableaux Généalogiques (1882) de la famille Koechlin, relié, en bon état.
- Un daguerréotype du portrait d'Edouard K. (81/AR - 1793-1841) : numéro 27, pi XIV Schlumberger, Portraits Mulhousiens).